

Aline Grasser, ancienne intendante du lycée Michelet (Vanves) : « La grammaire structurale, thèmemphèmerhème, c'est un jeu intellectuel extraordinaire. »

J'ai eu mon bac en 1968. Le fameux « Bac 68 », on m'a suffisamment répété qu'il ne valait pas grand chose, mais à tous ceuxtà, je répondais que je l'avais eu avec un an d'avance et avec mention !

On aurait dû aller étudier à la fac de Vincennes, mais à l'automne 68, elle n'était pas encore construite : on a eu quelques cours dans le grand amphi de la Sorbonne, puis à Censier, et enfin, nous avons atterri à Vincennes. J'y ai rencontré des profs extraordinaires, qui, à la fin de la première année, nous ont proposé des bourses pour partir un semestre en Allemagne. C'était Erasmus avant l'heure ! J'ai donc passé un Wintersemester à Bonn (1969-1970). Mais en rentrant à Paris, le département d'allemand de Vincennes était parti à Asnières. On nous a donc proposé d'intégrer le Grand Palais, mais en refusant catégoriquement d'inclure ce semestre en Allemagne dans notre DEUG. Alors on est retourné voir nos profs de Vincennes à Asnières, qui nous ont accueillis à bras ouverts en acceptant de valider notre semestre.



Finalement, je me suis réjouie de ne pas avoir pu étudier au Grand Palais, parce que ce n'était pas du tout le même type d'études. A Asnières, j'ai pu m'adonner à la grammaire structurale qui était vraiment la discipline dans laquelle j'aurais aimé me spécialiser si j'avais pu poursuivre mes études d'allemand. Le prof qui l'enseignait est sans aucun doute celui qui m'a le plus marquée là-bas, Jean-Marie Zemb, dont j'avais déjà fait la connaissance lors de ma première année à Vincennes. D'ailleurs, j'ai encore ses bouquins dans ma bibliothèque ! Parfois, je les reprends en main, et je me demande si je comprends encore ce qu'il dit. Sa grammaire structurale, thèmemphèmerhème, c'est un jeu intellectuel extraordinaire. Ça m'a fait drôle d'entendre parler de l'Association Pierre Bertaux, parce que Pierre Bertaux a justement été un de mes profs, il s'occupait de la civilisation. Mais j'ai assez peu de souvenirs de lui.

Après le DEUG, j'ai passé ma licence à Asnières, puis j'ai déménagé à Strasbourg, où je me suis inscrite en Maîtrise à la fac. Pour gagner un peu d'argent et pouvoir continuer mes études, j'ai demandé un poste de surveillante ou de documentaliste dans un lycée. Au lieu de ça, je me suis retrouvée balancée, à 20 ans, comme maîtresse auxiliaire d'allemand au lycée. Du coup, je n'avais plus le temps de continuer la fac en même temps, et c'est à ce moment-là que j'ai lâché mes études d'allemand. Le pire, c'est que je savais que je ne voulais pas enseigner. Ce qui me passionnait, c'était la traduction. J'avais d'ailleurs eu des cours de traduction formidables à Asnières, et j'avais aussi passé le concours de la chambre de commerce franco-allemande à l'institut Goethe, sans trop savoir à quoi ça pourrait me servir.

Donc j'étais maîtresse auxiliaire et je faisais de la traduction en parallèle, mais je me suis rendu compte assez vite que je ne pourrais pas en vivre : J'avais eu quelques commandes, quelques petits boulots intéressants, mais pas assez. Donc, par nécessité économique, j'ai préparé un concours administratif. Je l'ai eu et je me suis retrouvée à un poste de gestionnaire. Et puis de fil en aiguille, je me suis très bien adaptée à ce métier, tant et si bien que j'ai passé un autre concours (pour être conseiller d'administration scolaire et universitaire) et c'est comme ça que j'ai atterri à Michelet.

Maintenant, je suis à la retraite, je me suis abonnée au *Spiegel* et je regarde la télé en allemand, donc je me dis que je n'ai pas vraiment abandonné. Je suis toujours extrêmement reconnaissante aux profs d'Asnières de nous avoir incités à partir en Allemagne bien avant l'existence d'Erasmus et d'avoir recollé les morceaux quand les intégristes de l'Université n'ont pas voulu valider ce parcours atypique. J'ai vraiment apprécié leur manière innovante d'enseigner, qui n'avait rien à voir avec les autres profs que j'avais eu jusqu'alors – au lycée, avant 68, mais aussi à la Sorbonne, comme Fourquet qui était la référence en grammaire allemande à l'époque, et qui lisait son livre en amphi : une vraie catastrophe !

En tout cas, je suis bluffée par les carrières des anciens présentés dans la revue (qui sont beaucoup plus jeunes que moi) à la suite de leurs études. C'est sans doute parce que cela grave comme un regret chez moi, de ne pas avoir continué l'allemand. (février 2014)